

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 43

Artikel: Sobriquets de l'armée anglaise
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187183>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

trale de cette année, et se seront, comme moi, réjouis à la perspective de passer quelques-unes des interminables soirées d'hiver à entendre les bonnes comédies qui figurent au répertoire.

Je tiens, comme vous le voyez, à poser en fait en commençant, que je considère le théâtre comme un passe-temps intelligent et nécessaire à l'éducation, craignant qu'après la lecture de cet article on ne me prenne pour un de ses nombreux détracteurs qui voient en lui une cause de perdition pour leurs âmes.

Mais si je ne comprends pas les détracteurs du théâtre, j'avoue franchement que je ne m'explique pas davantage ces gens qui font des choses de la scène, des acteurs et des actrices, une préoccupation de tous leurs instants, préoccupation qu'ils s'indignent de ne pas voir partagée par tout le monde.

Bien que le nombre de ces fanatiques ait sensiblement diminué depuis ces dernières années, il existe cependant encore un groupe de passionnés pour lesquels l'arrivée de la « troupe » constitue un fait d'une importance capitale.

C'est précisément à cette époque de l'année que les théâtromanes entrent dans leur période aiguë. Si vous en rencontrez un dans la rue, il vous demandera fatalement votre opinion sur le tableau de la troupe, vous accablera de détails circonstanciés sur les acteurs et actrices à venir, faisant déjà précéder d'un petit « la » familier le nom de ces dernières, et vous voyant si peu « *au courant* », vous abandonnera avec un air de pitié dédaigneuse.

La théâtromanie n'est heureusement pas enracinée au même degré chez tous les sujets; il y en a de très doux. Mais les plus dangereux et les plus intraitables sont ceux que j'appellerai : « les amis des acteurs. »

L'ami des acteurs, pour ne prendre qu'un cas, est en général jeune et n'a d'autre but, pendant la saison théâtrale, que d'arriver à lier connaissance avec tout le personnel de la troupe. C'est une vraie manie, et pour la satisfaire il ne reculera devant aucun obstacle. Il commence d'abord par les rôles infimes, plus abordables que les grands personnages, et vous ne tarderez pas à le rencontrer bras dessus bras dessous, avec un monsieur au menton bleu de barbe, au pantalon crotté et à la chemise douteuse, monsieur que vous reconnaîtrez plus tard dans les « grandes utilités » de la troupe.

Mais, comme je l'ai dit plus haut, cette liaison n'est que passagère et n'est pour l'ami des acteurs qu'un marchepied pour arriver à la relation avec les chefs d'emploi. Le « jeune premier » à la fine moustache, « le grand premier rôle » à l'air soucieux et à l'ulster démesuré, ou le « comique en tous genres » qui joue si bien au billard et dont le répertoire de « combles » est inépuisable, sont les objectifs de son ambition insatiable.

A force de patience, de politesses faites, de vermouths, de bocks aussi généreusement offerts que régulièrement acceptés, l'ami des acteurs arrive à son but et est alors la personnification de l'homme complètement heureux.

C'est au café du Théâtre, après la représentation, entouré de ses illustres connaissances qu'il faut le voir rayonner dans toute sa gloire. Il s'anime, ges-

ticule, pérore, parle argot de coulisses et finit, je crois, par se convaincre qu'il est acteur lui-même.

Il n'est pas prudent, j'en préviens mes lecteurs, de n'être pas du même avis que lui sur l'un des sujets de la troupe. Blâmer quelqu'un, serait-ce même le souffleur, serait risquer de se faire de l'ami des acteurs un ennemi mortel, car il a l'admiratio

n pas la moindre restriction.

Il a du reste des nouvelles abracadabantes pour vous intéresser à ses protégés. C'est lui qui vous apprendra, avec la meilleure foi du monde, que le jeune-premier n'est autre qu'un fils de riche banquier du Midi qui s'est enfui de chez ses parents pour suivre « l'ingénuité » ; le traître, par contre, a son diplôme de médecin en poche et ne joue que par amour de l'art. Quant à la grande coquette, c'est une grande dame très-originale. Enfin à l'entendre, la troupe ne serait composée que de personnes de la plus haute société et ne faisant du théâtre que par désœuvrement.

Et pourtant, malgré ses travers et son grand fond de naïveté, l'ami des acteurs est peut-être un sage, car sa manie lui crée une vie des mieux remplies et où l'ennui ne trouve pas de place. Les cinq mois de la saison théâtrale passent pour lui comme un rêve enchanté, et les sept autres de l'année suffisent à peine au classement des nombreux journaux théâtraux, programmes, comptes-rendus et surtout photographies de ses anciens amis. Il en a de face, de profil, en pied, en médaillon, en costume de ville, et c'est pour lui une jouissance profonde que d'étaler ses nombreuses collections aux yeux ébahis de ses amis.

Puis la nouvelle saison revient, et l'ami des acteurs, oubliant ses anciens enthousiasmes, se consacre en entier aux nouveaux arrivants ! N'est-ce peut-être pas une sagesse que de savoir s'amuser ainsi ?

Et puis, qui sait ? Il y a tant de sortes de comédiens dans ce bas monde, que l'ami des acteurs, en se liant avec ceux qui le sont de fait, en évite peut-être bien d'autres plus à craindre.

BLACK.

Sobriquets de l'armée anglaise.

Les soldats d'outre-Manche ont assez fait parler d'eux dans la dernière campagne d'Egypte, pour que nos lecteurs trouvent quelque à-propos dans les curieux détails qui suivent :

Presque tous les régiments d'infanterie anglaise sont numérotés de 1 jusqu'à 100 et au-delà (ils en sont maintenant au numéro 110). Il en est de même des régiments de cavalerie.

En outre de cette division officielle, un grand nombre de corps ont reçu des dénominations particulières : ce sont les régiments du roi (King's own), de la reine (Queen's own), les Gardes Royaux (Royals), les gardes de la frontière (Borders), les Ecossais gris (Scots greys), les Veilleurs Noirs (Black watch), les gardes forestiers (Rangers), etc.

D'autres sont plus spécialement désignés, par exemple les lanciers, les fusiliers, les dragons de la garde, les dragons légers, les hussards, les miliciens, etc.

Mais le côté piquant du sujet, c'est l'abondance des surnoms particuliers, des étiquettes, des dictons ou des sobriquets qui se rattachent à tel ou tel régiment spécial, épigrammes inventées soit par lui-même, soit par d'aut-

tres, quelquefois injustes et inapplicables, mais souvent aussi acceptées de bonne grâce par les officiers et les soldats des corps ainsi désignés.

Citons quelques exemples :

Le 1^{er} régiment d'infanterie s'appelle par excellence « les Royaux ». Le numéro 2 porte sur son uniforme les insignes de « l'agneau pascal », en mémoire de la vaillante défense de la ville de Tanger, laquelle fut apportée en dot par la royale épouse de Charles II, la reine portugaise Catherine de Bragance, l'agneau pascal étant l'emblème du Portugal.

Quelques années plus tard, les mêmes troupes étaient désignées sous le titre satirique de « agneaux de l'Eglise », par allusion aux événements survenus pendant la période des cruautés du juge Jefferys.

Le 3^e ligne a emprunté le surnom de « chamois » à la couleur des parements de son uniforme. C'est le seul régiment auquel on ait accordé le privilège de traverser la cité de Londres tambour battant et enseignes déployées, honneur bien dû à un corps, qui, du temps de la reine Elisabeth, avait été recruté parmi les diverses compagnies des apprentis de Londres. Ce fut en 1863 que, pour la dernière fois, ce régiment usa de son privilège.

Les soldats du 23^e sont les « fusiliers royaux du pays de Galles », à cause de la nationalité de la plupart d'entre eux. Ils portent un nœud de ruban sur leur collet, vestige ou relique de la « queue » qui complétait leur coiffure dans les anciens temps. Ils mettent aussi un certain orgueil sauvage à s'intituler « boucs royaux » (Nanny goats).

Nanny est une chèvre élevée parmi eux, sauvage enfant du régiment, qui paraît ressentir une sorte de fierté militaire à figurer comme membre de ce corps distingué. Quand le 23^e défilait devant le palais de Buckingham, lors du retour de Crimée, Nanny marchait en tête et semblait prendre part aux honneurs de la revue royale.

Le 30^e régiment est désigné par un triple X (XXX) (Treble X's). Le 31^e, les « jeunes chamois », ayant mérité jadis la haute estime du général qui les commandait :

— Courage ! s'écria-t-il, trompé par la couleur de leur uniforme, courage, mes vieux chamois !

— Nous ne sommes pas de vieux chamois, répondit-on.

— Eh bien alors, courage, jeunes chamois !

Cette réponse décida de leur surnom.

En jouant sur les lettres initiales de l'infanterie légère du roi, on trouve les kolis du 51^e régiment (King's own Light Infantry). Le 51^e a tiré de la couleur de ses parements le sobriquet de « morceaux de briques » ; mais il lui préfère le surnom de « cinq shillings trois penny », qui lui vient de ce que cette somme est la solde journalière des sous-officiers subalternes. Le 55^e s'appelle le « double-cinq », et le 56^e les « pompadours », à cause de la teinte de rubis de leurs parements pourpres. On appelle le 58^e les « dos d'acier », probablement par quelque raison analogue à celle qui a valu au général des confédérés Jackson le surnom de « mur de pierre ». Le 59^e a pour devise les « lis blancs ».

Les régiments de cavalerie ne sont pas moins enclins que les fantassins à adopter des désignations spéciales et bizarres. Les gardes royaux à cheval s'attribuent le titre de « bleus d'Oxford », à cause de la couleur de leur uniforme, qui forme contraste avec l'écarlate de l'armée régulière.

Le 2^e dragons de la garde, les « Ecossais gris », font voir par leur devise : « Second to none » (second à personne), que s'ils sont placés en second dans l'ordre numérique du service, ils ne se regardent comme les seconds dans aucun autre cas.

Mais ces cavaliers portent en outre un insigne dont ils ont le droit d'être fiers ; à Waterloo, quand sir William Ponsomby les conduisit à la rencontre d'un fameux régiment français, une lutte acharnée s'engagea autour de l'aigle d'un drapeau qui arborait fièrement dans ses plis

les noms d'Iéna, Austerlitz, Wagram, Eylau et Friedland. Ponsomby fut tué, mais le brigadier Ewart s'empara de l'aigle, et fut sur-le-champ, pour cette action d'éclat, promu au grade de sous-lieutenant.

Depuis lors, les Ecossais gris jouissent du privilège de porter sur leur casque un aigle aux ailes déployées ; c'est le seul exemple d'une armoirie de ce genre qui soit autorisée dans l'armée anglaise.

Monsieur le rédacteur.

Ci-joint une recette de vin fabriqué qui, pour n'être pas d'hier, a le mérite de la curiosité et aussi d'une certaine opportunité en cette époque de vins de raisins secs et *tutti quanti*.

C'est Caton l'Ancien qui nous transmet cette recette, que je vous transcris sans y rien changer et dans l'espoir que sa lecture pourra distraire quelqu'un de vos lecteurs morose à la vue des tristes vendanges de cette pluvieuse année. — « Mettez dans une futaille dix amphores de vin doux et deux amphores de vinaigre bien mordant. Ajoutez-y deux amphores de vin cuit et cinquante d'eau douce. Remuez le tout ensemble avec un bâton trois fois par jour, pendant cinq jours consécutifs, après quoi vous y mêlerez soixante-quatre setiers de vieille eau de mer. Ce vin se boira jusqu'au solstice. S'il en reste plus tard, ce sera de l'excellent vinaigre. »

On peut même penser, ne le croyez-vous pas ? que cela fera de l'excellent vinaigre..., même avant le solstice ! — Quoiqu'il en soit, voilà le vin que buvaient les nombreux esclaves de Caton l'Ancien qui, comme nourriture, leur donnait des olives tombées, de la saumure, du vinaigre et quelque peu de blé. — Les temps ont changé, heureusement pour nos compatriotes. Veuillez Bacchus que nous ne revenions pas à ces expédients, de par la volonté de Phylloxéra.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments dévoués.

F. A.

A l'affût.

Onna peste dè lâivra dévorâvè lé tchoux à n'on pâysan d'on veladzo dâo distrit dè Lozena. Ma fâi cein ne lâi allâvè diéro, kâ sè reservâvè clliâo tchoux po férè la sâocesse, et l'arâi étâ bin eimbâtâ se n'ein avâi pas z'u cauquîs bounès boclliès po couâirè avoué dè la papetta ào pore, que cein fâ dâo tsergotset n° ion, et que lè morfrelets s'ein reletsont lè pottès. Adon vo compeindè que cllia dévastachon dè son pliantadzo ne fasâi pas l'afférè dè noutron bravo pâysan, que trovâvè ti lè matins sè pe ballès têtès eintanâiès.

Po férè botsi cé comerce, son valet sè peinsâ : « atteinds-tè vâi, tsancré de crouïe bête ! se te re-vins stâ né, te pâo bin tè veintâ que l'est lo derrâi iadzo ! » Et porté on vilhio bosset que n'avâi qu'on fond, ào carro dâo pliantadzo. (L'étai lo bosset dedein quiet mettont la couëte dein lo temps iô on portâvè à la fretéri po férè la toma). Ye met on pou dè paille déveron po lo catxi on bocon, et quand la né est quie, tserdzè son pétâiru et sè va catxi dein lo bosset. L'afférè de 'na boune hâora dè temps après, que n'iavâi pe nion pè la campagne et que tot étai reduit pè lo veladzo, lo luron oût folliattâ lo long